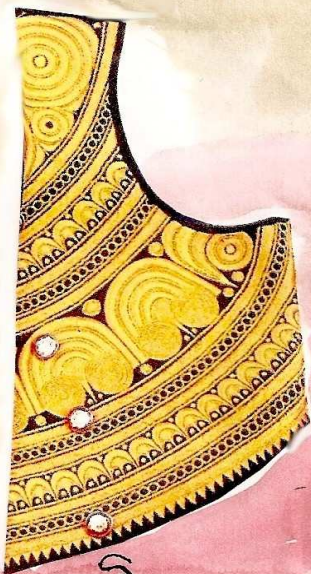
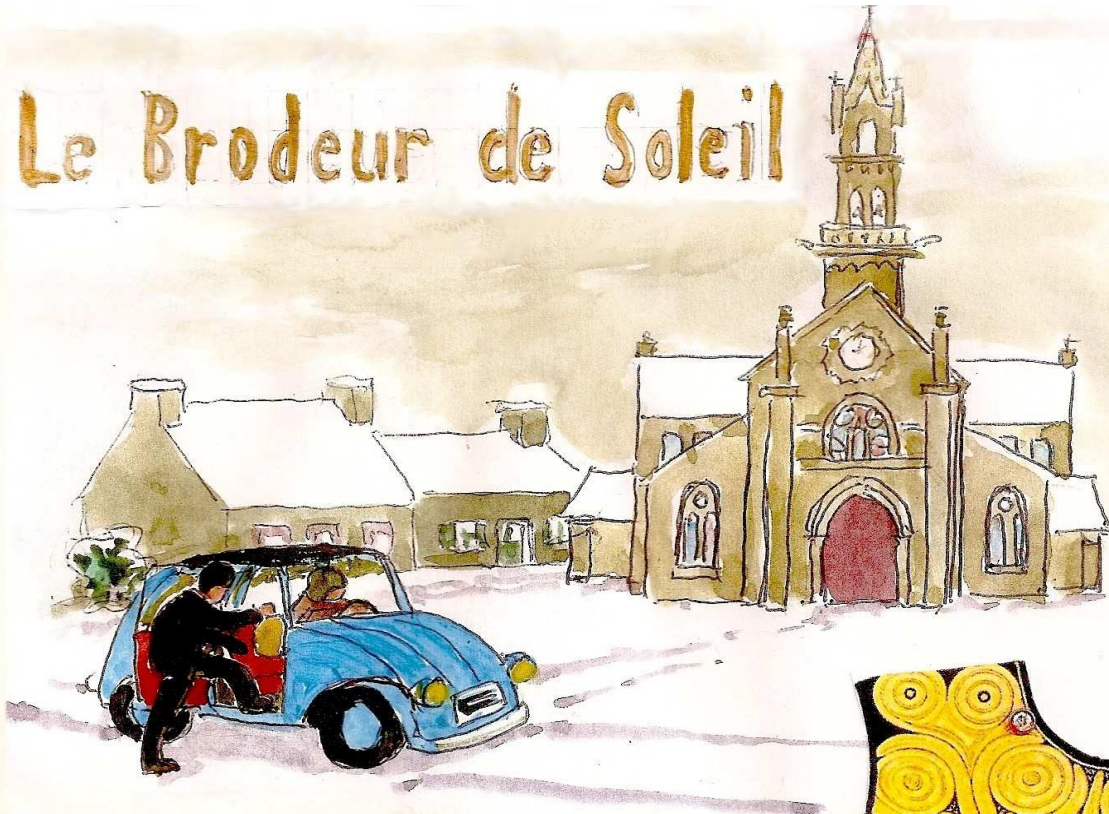


Le Brodeur de Soleil



*"Lire à Plobannalec-Lesconil"
Concours de nouvelles "Sous la Plume" 2009
1er prix : Marie-Line Musset*

Le brodeur de soleil



Il faisait froid, ce soir là dans le pays Bigouden, on était au mois d'avril. La veille, il avait neigé. L'homme sortit précipitamment de l'Eglise St Alour, tenant un sac à la main. Une femme, cigarette à la bouche, dans une 2 CV bleu émeraude, veilleuses allumées, l'attendait. L'homme en complet noir s'engouffra dans la voiture. Dans le lointain, une sirène de bateau retentit, la 2 CV démarra à vive allure.



A ce moment là de l'histoire, on pourrait se croire dans un polar de série B, avec un gars louche, une fille maquillée comme une voiture volée. Genre vol d'objets religieux avec trafic d'antiquités bretonnes et tout le tintouin. Un méchant commanditaire attendrait dans l'ombre pour récupérer le contenu du sac et assouvir ses plus bas instincts. Mais en fait, pas du tout...

Gwen soupire, jette sa cigarette par la vitre embuée, la referme en toute hâte sur le froid mordant. Un autre soupir, une caresse sur le sac. Elle ferme les yeux, pose sa main sur celle rougie de Gaspard.

Sur la petite route sinueuse qui les conduit jusqu'à la maison des dunes, il est attentif à la moindre bosse glissante, à la moindre anfractuosité sur la route.

Pas un mot ne peut franchir les lèvres de Gwen, son coeur bat encore trop vite. Le merci sera pour plus tard, dans la chaleur rassurante du berceau de ses bras.

Rouvrir les yeux, la voiture chaloupe, hoquète et ralentit. Le moteur s'arrête, il lui sourit.

Toute cette force d'aller jusqu'au bout, elle l'a puisée dans ce sourire. Il a pour elle soulevé les pavés de granit, il a creusé jusqu'à découvrir ses racines enfouies.

Des restes de braises rougeoyantes frémissent encore dans la cheminée lorsque le sac bon marché se pose délicatement sur la table. La fermeture éclair laisse échapper un gémissement métallique, libérant un colis léger, enveloppé de papier journal.

Gaspard l'épie, sensible au moindre de ses gestes, à son souffle rapide, à la lueur carminée du feu dans ses pupilles. Elle se bat avec la ficelle grossière qui maintient le papier. Ses mains volètent comme les oiseaux maladroits qui se cognent parfois aux carreaux.

Elle lève les yeux vers lui avant de faire faire le grand écart au papier qui lui noircit les doigts.

Gaspard n'ose la brusquer, lui demander de se hâter. Gwen découvre la face cachée de l'héritage de son grand-père.

Il n'avait pas menti l'Aristide, même si son jeu de piste était insensé. Quel pari risqué que d'avoir laissé un tel chef d'oeuvre sous la pierre pendant tant d'années. Il aurait pu s'abîmer, se piquer de l'humide ambiant. Il est là, intact, sorti enfin de sa gangue prison. C'est un morceau de soleil qui éclaire d'une lumière nouvelle les jours à venir de Gwen.

Le gilet bigouden d'Aristide, brodeur surdoué et rebelle s'étale sur le bois foncé. De l'or en coulées, des rayons safranés. Il attend là qu'on l'admire comme un gros hanneton doré prêt à prendre son envol.



Et ils sont tous les deux, dans une semi-obscurité à se délecter de la patience et de l'agilité de ce grand-père prodige.

Dans ces entrelacs de fils, dans ces points de bourdon, petits mulons chatoyants d'orangé et d'ocre, dans ces aplats magnifiques de soie clair de lune et de paille roussie, on s'égaré dans les pas d'Aristide. Dans son interminable voyage pour devenir magicien des couleurs, il éblouit toujours.

- C'est si beau, dit Gwen, pourquoi n'a-t-il rien dit ? Pourquoi avoir caché ce gilet si longtemps ?
- Il avait certainement une foutue raison, dit Gaspard, Ca a du être un enfer pour son amour-propre de devoir renoncer au regard des autres sur un tel accomplissement, une telle perfection.
- Il nous a tous abandonnés.
- Tu peux pas tout expliquer par sa culpabilité, Gwen. Il n'était pas le genre à s'excuser, à se complaire dans le remords d'après ce que tu m'as dit.
- J'te répète ce que j'ai entendu à droite à gauche, c'est tout. Je ne l'ai pas connu. Je suis la dernière Marchadour. Depuis vingt ans, je marche sur ses pas, je cherche à comprendre pourquoi il est revenu pour mourir ici en ermite. Il m'a laissé le précieux, le brillant. Pourquoi n'a-t-il pas ouvert un atelier comme les autres brodeurs quand il est revenu de Provence ? Devenu étranger à son propre enfant, il a étouffé son arc-en-ciel. Pourquoi est-il resté dans l'ombre pendant tant d'années en me regardant vivre ? Il s'est enfermé dans son silence alors qu'il aurait pu m'expliquer.
- Nous allons trouver Gwen, nous allons chercher encore.
- Toutes ces lettres, ces rencontres, sa passion pour la peinture et les couleurs. Il n'était pourtant avant son départ qu'un petit brodeur breton ordinaire, doué mais ordinaire. Et quand je vois ça, dit-elle en pointant du doigt le gilet, je réalise à quel point il ne l'était pas, ordinaire. Et je me sens punie de l'avoir connu par procuration.
- Je sais, mais il t'a laissé le plus beau des cadeaux, ce à quoi il tenait le plus . La preuve que ses yeux voyaient le monde autrement. Des yeux d'artiste, voilà ce qu'il avait, des yeux d'artiste remplis de rêves, de voyages, de personnages extraordinaires. C'était de la promesse pour un avenir meilleur, et puis ça a du se casser quelque part.

Gaspard promène à son tour ses doigts sur le drap épais, sur ces petites toiles d'araignées gorgées d'un feu éclatant. Il a vu bien d'autres gilets brodés de la région, bien des plastrons d'une grande beauté. Celui-ci est radieux, habité d'un ailleurs riche de souvenirs. Au delà des fougères, des soleils de tous les motifs traditionnels bigouden, le travail d'Aristide s'est nourri d'autres symboliques.



Habituellement les deux pans du gilet étaient différents. Sobriété et grandes occasions séparaient le boutonnage. Lui a aboli les boutons frontières. Il a brodé sans patron, directement dans l'épaisseur du drap avec une belle anarchie. Plus de technique du bas ou du haut, mais une sorte de calligraphie orientale de droite à gauche, parfois un saupoudré de curry, parfois pour le contraste un petit morceau d'ébène. Un rêve de méticulosité, du grand art, de la peinture en aiguille. Une formidable victoire sur les habitudes des « Tennerien neud », les brodeurs de la région pourtant déjà si talentueux et admirés.

Les yeux de Gwen s'embuent, les larmes perlent et coulent doucement.

- Tu es fatiguée ma Gwen, faut se reposer maintenant. T'as tout le temps pour l'admirer, demain et tous les autres jours après.
- Je sais. Mais c'est comprendre que je voudrais, je suis en colère contre lui.

Elle frissonne, le printemps est presque aussi glacial que cet hiver 52. Des chapelets de bruits puissants résonnent de la mer. La petite maison de pierre est balayée par les postillons des déferlantes, le crachin humecte presque les draps. Il faudrait bassiner ce lit pour lui rendre son humanité. Le dégel génère du mouillé qui se faufile partout.

Cette maison en héritage, Gwen n'y croyait pas, quand elle a reçu la lettre du notaire, il y a si longtemps. Les murs se sont contentés de fantômes pendant des années, à présent il fallait l'appivoiser. L'été dernier Gaspard était à ses côtés pour débroussailler les souvenirs, trier, fouiner, humer la poussière salée de l'abandon. Ils avaient passé des heures à briquer, finissant

leurs journées harassantes enveloppés par les dunes, caressés par les oyats, étourdis par les turbulences de l'océan. Sans lui, elle n'aurait jamais osé revenir affronter le passé.



Les mains de Gaspard sont toujours brûlantes, rassurantes et consolantes. Elles l'empêchent pour l'instant de réfléchir et c'est sûrement mieux comme ça.

Travelling avant, ambiance kitsch romantique. Gros plan sur le feu dans la cheminée, la peau de bique au sol. L'étreinte langoureuse se profile. Une envolée de violons sirupeuse allume une lueur de désir incontrôlable au fond des yeux des protagonistes.

Mais en fait, pas du tout...

Les draps collent presque à la peau, comme un linceul. Gwen et Gaspard se perdent dans les plis. Refuge. Le vent s'est levé, les fenêtres sifflent, la cheminée grogne. Une minuscule bougie renvoie une lumière tremblotante sur leurs visages apaisés. .

Gwen se laisse enfin aller à une agréable torpeur. Tous les indices laissés par Aristide ont jalonné sa route incertaine jusqu'ici.

Et ici, tout se sait, les rideaux frémissent sur l'inconnu qui arrive au village, les mots volent plus vite que les corbeaux.. On doit déjà savoir, que la fille de Corentin Marchadour est revenue à la maison du grand-père. Les vieux ont soudain la langue déliée. Toute cette histoire, elle était comme au fond d'un puits, puis on a remonté le seau avec toute cette eau stagnante, tous ces remugles de croupissant. Trop tard, Gwen...Plus moyen de reculer.

Elle fait défiler au ralenti, l'histoire d'Aristide sous le kaléidoscope de ses paupières.

Il est né un jour de tempête, le Aristide, un jour de 1861 qui décoiffait les genêts, un jour où la mer griffait les rochers, un jour de panique pour le sémaphore. Pas étonnant qu'il ait eu la bougeotte après tant d'agitation, sa boussole était affolée dès le premier jour. Il aime la rudesse de son pays, le froid du granit. Il voit Saint-Alour



sortir de terre, suit le chantier, connaît chaque recoin du transept. Pas étonnant non plus qu'il ait choisi cet endroit là pour dissimuler son trésor. Son père est tailleur, respecté et respectable, lui veut apprendre à manier l'aiguille des brodeurs qui esquisse. Il est doué, encore discipliné, les commandes ne manquent pas. Il adhère à cette corporation virile, puissante et originale. Les doigts des femmes sont trop délicats pour l'aiguille sans dé. Les mains des hommes, elles, sont bâties pour ce travail solitaire et exigeant. Les tendances de la mode parisienne enrichissent la tradition locale.

Aristide sent que ça le démangerait bien aussi de monter à la capitale. Trop de minutes pour la gamberge en tirant son fil. Mais bon, y a le temps...

Jusque là tout va bien, il fait tout comme il faut. Même lui veut croire qu'il a le pied et le coeur rivé là, à sa Bretagne. Il rencontre Bleuzenn qu'il épouse en 1887. Elle a le sein blanc et généreux, une chevelure de feu qui confirmera chez Aristide son penchant pour le mordoré. Bleuzenn ne parviendra pas à ancrer Aristide dans leur maison des dunes. Il disparaît alors qu'elle est grosse de son fils Corentin qu'il ne connaîtra jamais. Corentin Marchadour disparaîtra à son tour, dans l'horreur des tranchées en 1917. Sa dernière pensée sera pour Marie et Gwen, sa femme et sa fille. Les deux amours de sa vie.

Bleuzenn heureusement est partie avant, elle n'aura pas à vivre le déchirement de la perte de son enfant chéri. La boucle est presque bouclée.

Travelling arrière, flash back sur le pauvre Corentin qui se désagrège aux alentours de Verdun.

Si ça s'trouve on va se retrouver perché sur un arbre généalogique aux frondaisons interminables. On va s'embourber dans le terroir.

Mais en fait, pas du tout...

Malgré son amour pour Bleuzenn, son attachement aux ciels crémeux, à l'odeur du varech qui l'enivre après les grandes marées, un sombre matin de février Aristide part. Il a mal, il a honte, mais son tourment ne s'apaisera que dans sa quête des nuances, dans l'exploration d'une nouvelle palette pour le bout de son aiguille.

Pas ici.

Il ne sait pas encore que le destin va le porter vers d'autres couleurs bien au-delà de ce qu'il pouvait imaginer.

Marcher ne lui fait pas peur, il avale les cinquante kilomètres qui le séparent de Pont-Aven. Il marche démuné comme un pèlerin qui filerait vers Compostelle. Il murmure des « pardon, pardon » pathétiques dès qu'il approche d'un calvaire ou d'une église. Il mérite l'enfer pour ce qu'il est en train de faire.

L'odeur d'iode s'évapore lorsqu'il entre dans les terres. Il traverse une campagne lasse et endormie, longe des champs ternes, des moignons d'arbres au-delà des murets de pierres. Son barda ne pèse pas bien lourd. Il a tout laissé à Bleuzenn.

Pour lui, seulement ses fils, ses aiguilles, un peu de rechange élimé. Il n'a pris que quelques francs pour tenir jusqu'à sa première étape, la pension de famille de sa cousine Le Gloanec à Pont Aven. Elle l'accueille chaleureusement sans poser de questions. Il aide aux petits travaux. La Marie-Jeanne est amicale et bavarde avec ses pensionnaires : des peintres venus chercher l'inspiration dans les paysages bretons, fuyant l'air vicié de la capitale.

L'auberge n'est pas bien grande. Quelques chambres dans lesquelles on prend pension pour soixante quinze francs par mois. Ici on peut avoir le beurre pour le prix du lait, la poule pour le prix de l'oeuf.

On entre par la cuisine, on prépare les repas sur longue table de bois, le cul tourné à la monumentale cheminée. Dans le fond, les lits-clos dans lesquels dorment les patrons. Les soirées sont animées, du cidre, du petit vin gouleyant et le beurre salé qui fond sur le blé noir. Avec ses jeunes servantes, la Marie-Jeanne pousse souvent la chansonnette.

Mais ce qui fascine Aristide, c'est la salle à manger décorée par les peintures des pensionnaires. Il y voit le signe annonciateur d'une première victoire sur le chemin de son Graal dérisoire. Certaines couleurs aimantent son regard, des notes jaunes, du vermillon, de l'écarlate, de l'ocre tacheté comme une vieille poire blette. Les paysages sont sublimés, la mer et la rivière s'épousent sans faire de vagues, les moulins s'égayent dans des tonalités de miel, le Bois d'Amour s'enflamme dans des ourlets indigo, les jupons des paysannes s'éclairent soudain de bouillonnements orangés.

Il rêve que ses fils de coton et de soie puissent prendre toutes ces nuances particulières, cet écho magnifiquement joyeux qui donne relief à toute platitude.

Avec la permission de sa cousine, il consacre ses matinées aux tâches domestiques et brode jusqu'au soir. Son travail est repéré par un chasseur de couleurs qui réside à la pension, Paul Gauguin. Les deux hommes sympathisent d'emblée. Ils déambulent ensemble à la nuit tombée, admirant les ciels de nacre du printemps finissant. Aristide se moque de Paul qui fait résonner ses sabots sculptés, mimant quelque danse imaginaire. Ils s'empêtrent dans des discussions sans fin sur les convulsions changeantes des soleils couchants de l'été.

Aristide a trouvé son alter ego dans cet homme au physique surprenant. Un mélange de prince inca et de pirate vieillissant. Profil rapace, des yeux clairs de marin qui a vu du pays, des cheveux de jais en bataille, un sourire énigmatique. Paul parle peu, observe. Il demande à Aristide d'embellir son gilet breton ordinaire.

Une arabesque minutieuse, délicatement cuivrée se dessine alors à l'encolure, Un mini-plastron sur mesure. Une moisson légère des pigments nouveaux qu'Aristide a inventés pour ses fils, jaune terni, l'or vieilli d'un vernis craquelé, infusion de camomille, œuf cru posé sur la galette. Quelques gouttes de sang pour la rage et la lutte. Paul portera ce gilet avec fierté même usé jusqu'à la trame, il regrettera que son portrait sépia deux ans plus tard ne rende pas justice au magnifique travail de son ami.

Zoom sur les écheveaux de coton et les toiles encore vierges. C'est sûr, on va s'emmêler les pinceaux, se prendre les pieds dans les fils grossiers d'une amitié virile sur fond de Bretagne bretonnante.

Mais en fait, pas du tout...

Aristide ne se lasse pas de regarder Paul peindre, il aime l'odeur de la térébenthine, les petites collines des couleurs grossièrement posées sur la palette.



Cette croûte épaisse qui se dépose sur les couleurs en séchant, comme la peau d'un far trop cuit. Paul va à l'économie, les toiles et les pigments sont chers pour sa bourse toujours si plate.

Aristide pense souvent à Bleuzenn. Dans les bras d'une des petites de Marie-Jeanne, il tente d'oublier sa peau laiteuse et sa chevelure fauve. Il s'étourdit de vin et d'absinthe depuis que le vent a porté jusqu'à lui la nouvelle : il a eu un fils, Corentin. Ses mains tremblent en piquant l'aiguille, il n'arrive plus à se concentrer. Il est déchiré. Repartir à Plobannalec retrouver sa femme et son fils, son atelier étriqué, la routine des commandes ordinaires. Il est encore trop tôt pour trouver la paix, alors il choisit la fuite. Encore une fois.

Paul reçoit beaucoup de courrier dans sa retraite bretonne. Plusieurs lettres de Vincent Van Gogh l'invitent à Arles pour créer un atelier dans le Midi. Mais Gauguin est cloué sur place par sa dette, c'est Théo, le frère de Vincent qui l'en délivre.

Dans ses lettres Van Gogh manifeste sa hâte de voir arriver Gauguin qui lui n'est pas pressé, son souvenir de Vincent n'est pas franchement positif. Mais ce dernier s'enthousiasme pour sa vie au soleil et semble habité d'un espoir nouveau.



Et puis Aristide est très intrigué par la « maison jaune » dont parle Vincent dans sa correspondance. Il y voit des augures favorables et encourage Paul à partir. En octobre 1888, Ils quittent enfin la Bretagne pour la Provence.

En attendant, pour décorer la future chambre de Paul, Vincent peint une série de tournesols. Les fleurs fanent rapidement, il peint avec frénésie, il arrache les couleurs à sa palette avec une folle détermination. Des virgules jaune foin, terre de sienne brûlée, feuille d'automne modèlent les contours gracieux des tournesols dans leur plein épanouissement. Le vase est modeste, parfois la fleur s'écroule sous le poids des bourgeons de graines. Il les aime aussi fanés, à la limite du pourrissement. De minces lattes orange rehaussent la beauté de l'éphémère et illuminent les murs blancs.

Les voyageurs arrivent éreintés. Le train a lambiné pour traverser la France depuis Quimperlé. Ils dînent au restaurant dans lequel Vincent à ses habitudes. La collaboration s'annonce fructueuse pendant cette soirée bien arrosée, la table est bonne, les langues se délient.

En cette douce arrière-saison, la lumière est belle. Aristide se sent comme arrivé à destination. Ce n'est pas Paul, mais lui qui aura le coup de foudre pour les tournesols. Quand Paul et Vincent entament leurs duels de pinceaux et de brosses, c'est lui qui passe des heures en contemplation devant les toiles de Van Gogh. Il se délecte de ces camaïeux de jaune de cadmium, de beurre crépitant, d'ocre de Roussillon, de bronze patiné. Vincent est un virtuose de la nuance.

Aristide sait ce qu'il va broder désormais sur son prochain gilet, des boules de feu, dans l'esprit de cette pyrotechnie flamboyante.

Tout ici l'enchante, l'anis a remplacé l'absinthe. Il se laisse porter par la nonchalance ambiante, se gave de collines blondes. S'enivre de mistral et du chant des dernières cigales. Le ciel n'est plus de vase, mais « chauffé à blanc » comme le dit Vincent. La nuit révèle un bleu profond strassé, renvoie des constellations en myriades clignotantes. Mais le paradis n'est qu'artificiel, la première soirée idyllique laisse vite place à la querelle entre ces deux artistes hors-norme. Ils s'évaluent, se comparent, soupèsent leurs talents pour finalement s'opposer. De paysages en portraits, pendant deux mois ils se livrent un combat sans répit qui semble futile : imagination contre observation.. Un combat qui se révélera implacable et lourd de conséquences.

Paul se peint pour Vincent, Paul peint Vincent et ses tournesols, Vincent peint pour Paul. Mais le moral de Van Gogh sombre avec son projet d'atelier du Midi. Vincent zèbre, Vincent hache, Paul ponctue.



Gauguin s'attache au bleu des ciels d'Arles pour évacuer cette tension qui le mine. Deux jours avant Noël, le drame qui se joue entre les deux hommes qu'il admire profondément, fera oublier à Aristide sa révélation de la couleur, son allégresse. Dans une crise de démence soudaine, Vincent poursuit Paul avec un rasoir et se mutile. Cet autoportrait à l'oreille coupée qu'Aristide découvrira bien plus tard, le bouleversera jusqu'à la fin de sa vie.

Il sait désormais qu'il va pigmenter ses broderies de cette rage qui résonne encore du désespoir de Vincent, il y mettra du jaune de Naples, de chrome, du soufre, du jaune citron, agrumes à volonté.



De retour en Bretagne après un bref séjour à Paris, Gauguin ne veut plus de la foule de Pont Aven, il se réfugie au Pouldu. Par jour de tempête, la mer lèche presque les marches de la Buvette de la plage des Grands sables.

Aristide travaille sans relâche à la confection de son chef d'œuvre. Ses doigts sont parfois gourds sous les combles car l'hiver est méchant. La lumière du sud lui manque. Il étouffe soudain. Il pense à sa femme, tout près mais encore si loin, à son fils qui a presque deux ans et qu'il ne connaît pas. Il a raté ses sourires, ses premiers pas. Il a trop mal commencé pour pouvoir désormais s'imposer.

Dès qu'il peut, il envoie de l'argent. Seul le cachet de la poste sur les timbres donne à Bleuzenn une vague idée du chemin que son aimé a pu emprunter. Elle l'attend toujours, pas vraiment veuve, seulement abandonnée.

Le goémon est fouetté par l'écume. Il marche sur les rochers, s'arrête et plonge sa main dans l'eau glacée d'une mare que l'océan lui a offerte avant de se retirer. Dans ce petit morceau de mer, il y a un monde à part entière. Le parfum du sel et des algues, les berniques qui pétillent, les bigorneaux s'accrochant à la roche froide, les petites crevettes grises, tout juste emprisonnées par la marée, les étrilles cherchant refuge dans les minuscules grottes alentours. Le fracas des vagues qui s'éloignent lui troue le cœur. Le vent froisse son miroir provisoire, son reflet se déforme. Il est face à lui-même, à un nouveau choix. Peut-être n'est-il pas trop tard pour revenir avec tous ses trésors en poche ?

Vincent s'est suicidé. Théo devenu fou après la mort de son frère n'est plus en mesure de gérer ses affaires. Toutes ces mauvaises nouvelles accablent Aristide. Il a achevé son gilet, Paul reste sans voix devant l'ampleur et la magnificence de son travail. Il lui dit qu'il est un artiste, un artiste bien plus doué que bien des barbouilleurs qui séjournent sur le littoral.

Gauguin sera le seul à voir le résultat de tant de mois de labeur, le dos vouté, les yeux crevés par la pénombre.

Aristide fait ses adieux à Paul qui imagine un nouveau voyage vers les tropiques, Madagascar, l'Océanie. Une exploration nouvelle de teintes inconnues, ici dévoyées : curcuma, stigmates épicés, carnations ambrées.

Il prend la route les poches vides, son sac juste un peu plus gros qu'à l'aller. Quand il arrive au bourg, il n'y a pas âme qui vive dans les rues. Il est seul, emmitouflé pour ne pas être reconnu.

Quand il atteint la petite maison des dunes, il fait nuit noire. Seule une légère lueur filtre par la fenêtre. Aristide s'approche à pas de loup. Il la voit endormie sur son lit près de l'âtre. Dans le creux d'elle, son petit, les mains accrochées à sa chemise de flanelle. Il a les cheveux cuivrés, comme un petit écureuil.

Son cœur remonte dans sa gorge. Il se déteste, vomit soudain sa vie et toutes les couleurs en suspens. Il mesure ce qu'il a perdu à jamais. Sur un torchon immaculé, un ouvrage est posé dans l'attente. Bleuzenn a réussi, elle fait sa dentelle, blanche comme sa peau de porcelaine. Ils sont là tous deux en paix sans lui.

Comment pourrait-il à nouveau bouleverser leur existence, alors qu'il n'est même pas sûr de rester pour toujours. Pourquoi lui briser le cœur encore une fois ? Et puis ce ptit qui l'espère dans toute son innocence...

Non ! Il ne peut pas entrer par effraction dans leur vie.

Il pleure en silence et fait demi-tour. Saint-Alour se dresse devant lui dans l'obscurité. Il entre doucement, se signe avec l'eau froide du bénitier. Il se souvient de la construction de l'église, impression d'une autre vie.

Il ne sait pas s'il prie en dissimulant son précieux trésor près du dernier pilier de gauche. Il pense au Christ Jaune de Gauguin, à la miséricorde.

Un jour il leur dira, qu'il est venu ce soir là. Que son amour est intact, qu'il a été lâche encore une fois. Il reprend la route au petit matin après quelques heures de repos dans l'église. Il s'éloigne dans sa solitude glacée qu'aucune couleur ne peut réchauffer à ce moment précis.

Arrêt sur image : Il est là figé sur son ptit chemin de terre, dans l'encre de la nuit, avec son pauvre balluchon sur l'épaule. Quel couillon tu fais mon pauvre gars ! C'est ça qu'on pourrait lui dire. Et oui ! Alors on aurait envie qu'il le fasse pas pour rien son demi-tour et prenne le bateau avec Paul pour Tahiti, que son voyage en technicolor se poursuive.

Qu'il parade sous les frangipaniers en sentant le monoï.

Mais en fait, on ne sait pas du tout...

C'est Gwen qui se réveille la première, encore endolorie par sa nuit agitée, en transit. Elle se colle à Gaspard qui marmonne dans un demi-sommeil. Engrange un peu de sa chaleur avant de se lever pour refaire un feu. Entrouvre le rideau, dehors il gèle à pierre fendre, la route est luisante comme une patinoire sous le soleil pâle. Les flammes ne tardent pas à retrouver une belle vigueur. Elle fait chauffer du café, qu'elle verse doucement dans des bols vernissés. Gaspard la rejoint, la cajole. Le soleil allume des feux follets dans ses longs cheveux roux. Elle pose son bol, au bout de la table, elle retrouve la merveille. Les derniers mots de son grand-père cognent à ses tempes.

Elle était restée sans voix après la lecture de ce surprenant testament. Le notaire lui avait remis un petit coffre de marin de belle facture. Une enveloppe contenant la clé, une carte postale de Saint-Alour au dos de laquelle figurait un message d'une sobriété déconcertante : « Pour trouver, il faut chercher »



Aristide avait un avantage, il avait retrouvé Gwen et sa mère et avait procuration sur leur vie. Anonyme dans l'agitation des années folles de la capitale.

« Montparnasse, terminus, tout le monde descend ! »

Janvier 1920, Modigliani vient de mourir, il fait un froid de canard, on met du papier sous les chemises pour garder le chaud.

La première guerre a décimé une grande partie des jeunes hommes du bourg. La mère de Gwen, Marie, a besoin de travail. Elle a envie d'une autre vie, loin de la mort et de la grisaille. Alors avec le peu qu'elle a, elle tente le tout pour le tout à Paris. La solidarité familiale accomplit son office et elle trouve un emploi dans une des nombreuses crêperies du quartier « A la Bigouden ».

Comme dans les ports, on entend ici toutes sortes de langues inconnues : russe, espagnol, anglais, japonais.

Marie est loin d'être une Bécassine naïve et comprend très vite qu'elle va pouvoir se faire une place dans ce quartier en pleine ébullition. Elle a bien fait de croire de toutes ses forces à une ère nouvelle. Le boulevard Montparnasse palpite, artère vivante de la création artistique. Ici, « on fait la peinture », Madame, on expose pour tous les yeux presque dans la rue. Et on sert des crêpes dans les cafés, le jour et la nuit. Marie travaille sans relâche, sa fille ne la lâche pas d'une semelle. Elle peut dormir partout, dans le bruit, dans la fumée. Elle vit avec délices cette fête perpétuelle, frôle sans le savoir toutes les célébrités de l'époque : Eluard, Cocteau, Picasso, Dali, Brancusi.

Elle aime la nouvelle musique qu'on appelle Jazz. Les murs ne sont plus blêmes mais de toutes les couleurs, sa mère malgré le travail est joyeuse et pétillante. Elle aime ce dépaysement quotidien, cet exotisme à domicile.

Un petit homme japonais la fascine, il a une grosse frange noire coupée à tâtons et des lunettes rondes de la même couleur. Elle posera pour lui, comme Aristide, il aime les cheveux dorés qui s'étalent sur bon nombre de ses toiles de l'époque. Cet homme c'est Foujita. Gwen a quinze ans quand on inaugure la brasserie « La Coupole », sa mère ouvre son affaire la même année, avec moins de champagne. Elle a ses économies et un ami généreux lui a prêté de quoi commencer. Personne ne pouvait savoir que cet ami était Aristide. Vampire de couleurs, il ne pouvait être ailleurs à ce moment là. Il ne pouvait pas rater les rouges et les bleus après avoir exploré toutes les facettes de son jaune. Avant de repartir pour la maison des dunes, il lui fallait s'assurer qu'elles ne manqueraient de rien.

Marie parle anglais à présent, bafouille un peu de russe, mais son sourire fait le reste, sa petite crêperie devient la coqueluche des écrivains américains de l'époque. Bref tout va bien pour la beurre-sucre.

C'est là qu'on va sombrer dans le mélo. La chute va être cousue de fil blanc ou de bien d'autres couleurs d'ailleurs. Avant le THE END fatidique et l'envoi du générique , au dernier moment sur le quai de la gare dans un ralenti flouté, ils vont s'étreindre les larmes aux yeux en se disant toute la vérité.

Mais en fait, pas du tout...

Gwen a cherché, pendant longtemps après avoir pris connaissance du testament. Marie a su qui était l'ami généreux qui effaçait sa dette. Elles font le voyage régulièrement entre Paris et leur Bretagne, sans jamais revenir pour de vrai. Elles ont ouvert le coffre, fouillé la maison, leur maison désormais.

Gwen s'en voulait de repartir sans savoir ce qu'il fallait trouver. Il y avait des aiguilles, des centaines de kilomètres de fils un peu passés qui sentaient les épices. Mais ce fil ne menait nul part, elles restaient perdues dans ce labyrinthe de souvenirs. De quoi avait-il vécu pendant toutes ces années ? Où était-il allé ? Toujours des questions sans réponse.

Gaspard avait découvert cette histoire avec un oeil neuf, et il avait compris que c'était dans Saint-Alour qu'il fallait chercher. Il restait à savoir où.

Lors de sa première visite à la maison des dunes, il avait tout de suite remarqué la réplique de la carte postale de l'église. Il en avait ôté le cadre. Gwen avait pleuré toutes les larmes de son corps en lisant la confession de son grand-père dissimulée au dos de la photo de Saint Alour. Elle aurait tellement voulu que sa mère soit encore là pour partager sa découverte.

Elle avait sans regrets vendu la crêperie à Paris pour revenir ici avec Gaspard.

Elle n'avait pas encore de projets sauf peut-être d'approfondir son goût pour les couleurs dont elle s'était nourrie pendant son enfance. Elle n'avait pas eu le temps d'apprendre. Mais elle était curieuse, visitait les galeries, les expositions. Elle avait envie d'aller plus loin.

Sentant la main brûlante de Gaspard sur ses épaules, elle se dit qu'il n'était peut-être pas trop tard non plus pour un petit, un petit aux cheveux roux..

– Ton café va être froid, ma Gwen.

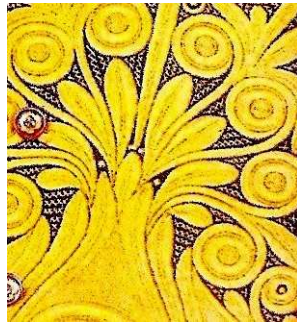
Froid, oui c'est ça. Soudain elle se souvient du papier qu'on mettait sous les vêtements pour garder la chaleur pendant tous ces hivers terribles, quand on était sûr de trouver une mince pellicule de glace sur la bassine avant de se laver.

Elle prend le gilet et l'examine avec précaution. Rien devant, elle examine le dos, oui c'est ça dans la doublure, il y a quelque chose. Tant pis pour le café.

Gaspard la regarde intrigué.

Elle s'installe près de la fenêtre et avec patience et délicatesse sépare la doublure du drap. Suffisamment pour y glisser sa main. Une toile, une petite toile pliée en deux. Un petit rectangle.

Il n'y a rien à dire. Deux tournesols splendides, un peu avachis dans un vase de faïence de Quimper, du bleu et du blanc avec un petit oiseau timide. Deux tournesols très différents, sortis de deux pinceaux différents. La quête du jaune avait eu un aboutissement. Gaspard et Gwen n'en croient pas leurs yeux.



Au bas de la toile, dans une simplicité extrême, deux signatures :

Vincent Van Gogh et Paul Gauguin.

Aristide avait réussi à réconcilier Paul et Vincent. Pendant quelques heures seulement, juste le temps d'un petit moment d'apaisement. Aristide voulait son souvenir du Sud, un dernier petit morceau de soleil du midi.

Il était bien plus qu'un brodeur de soleil. Il avait le secret de la lumière à l'intérieur de son cœur.



Le Brodeur de Soleil

A ce jour, c'est la seule toile au monde avec ces deux signatures là. Et il n'y en aura jamais d'autre.

Gwen et Gaspard ne le savent pas encore, même si ils connaissent Van Gogh et Gauguin.

A ce jour, elle est accrochée dans la petite maison des dunes, en face de la fenêtre dont elle renvoie la lumière.

A ce jour, il y a peut-être d'autres secrets dans la maison des dunes, mais il faut espérer qu'ils restent bien cachés.

C'est une autre histoire.

FIN



Concours de nouvelles « Sous la Plume » 2009

« Lire à Plobannalec-Lesconil »

Bibliothèque Municipale de Plobannalec-Lesconil



Le Président du Jury : Jean-Pierre Le-Marc

et les membres du Jury :

Mathilde Lollier
Annaïck Schmitt
Lénaig Kéritel
Catherine Oudot
Jean-Pierre Feuillet
Jean Le Saint
Pierre Quentin

ont décerné

le **1er prix** du concours
de nouvelles « **sous la Plume** » 2009
organisé par l'association « Lire à Plobannalec-Lesconil »

à la nouvelle intitulée « **Le Brodeur de Soleil** »

à Madame **Marie-Line Musset**

le 23 janvier 2010 à Plobannalec-Lesconil.